

DOI: 10.17234/SRAZ.65.13

UDK: 81'232

UDK: 81'246.2

Preliminary communication

Reçu le 3 juillet 2020

Accepté pour la publication le 25 novembre 2020

Au-delà du bilinguisme : le désarroi linguistique ou comment voyager avec un saumon

Dubravka Saulan

EA 4178 CPTC, Université de Bourgogne

dubravka.saulan@u-bourgogne.fr

Sociolinguistiquement parlant, la différenciation entre le bilinguisme coordonné et le bilinguisme subordonné est suffisante pour dénommer les sujets parlants concernés, que ce soit dans un cadre identitaire individuel ou collectif. Néanmoins, en reprenant quelques points de vue de la linguistique énonciative ou en questionnant les processus cognitifs y impliqués, nous nous rendons compte que la question de bilinguisme n'est pas une question de diachronie. Si l'on observe le résultat final de cette appropriation double des langues – le locuteur –, l'on comprend vite que sa pensée n'existe qu'en synchronie et qu'il se manifeste « en ligne ». Autrement dit, le locuteur ne peut être bilingue, mais doublement monolingue. Cette vision des choses est confirmée en néoténie linguistique par la saisie *locuteur confirmé*. Ce dernier débute dans le préfixe *non du locuteur non-confirmé*, avant de passer par un nombre non-négligeable de procédés cognitifs et d'accéder au statut prestigieux de *locuteur confirmé*. Que ce passage concerne un locuteur monolingue ou bilingue, il sera abondamment rempli de tout type de désarroi linguistique. Nous postulons en conclusion que – inconscient ou conscient –, le processus d'appropriation d'une / de deux langue(s) se fait à la fois grâce à et malgré le locuteur lui-même.

Mots-clés : bilinguisme, néoténie linguistique, désarroi linguistique, locuteur confirmé, locuteur non-confirmé

Introduction

L'histoire du saumon en voyage d'Umberto Eco nous servira d'illustration du bilinguisme qui se fait grâce à et malgré le locuteur lui-même. Le saumon acheté à Stockholm est censé « survivre » le passage de trois jours à Londres, avant de rentrer en Italie.

À Stockholm, j'ai eu le temps d'acheter un saumon fumé énorme, à un prix dérisoire. Il était soigneusement emballé dans du plastique, mais on m'a conseillé, puisque j'étais en voyage, de le garder au frais. Facile à dire.

Heureusement, à Londres mon éditeur m'avait réservé une chambre de luxe, équipée d'un frigo-bar. [...] En fin d'après-midi, l'ordinateur était réparé et j'ai pu prendre possession de ma chambre. Préoccupé par mon saumon,

je le sors de ma valise et mets en quête de frigo-bar. [...] Celui de mon hôtel, gigantesque, contenait cinquante mignonnettes de whisky [...] et de l'Alka-Seltzer. Aucune place pour mon saumon. Deux grands tiroirs s'offraient à moi. (Eco 1997 : 43-44)

Dans la suite de l'histoire, il vide le frigo-bar et met tout son contenu dans les tiroirs pour pouvoir garder le saumon au frais. Pourtant, en rentrant dans la chambre le lendemain après-midi, il s'aperçoit que la femme de ménage, pensant que Monsieur avait tout bu et mangé, a posé le saumon sur la table pour pouvoir de nouveau remplir le frigo-bar. Le contenu des tiroirs était intact. Le narrateur essaie d'expliquer à l'accueil de l'hôtel qu'il n'avait rien consommé, et que tout était dans les tiroirs, mais les employés n'étant pas vraiment anglophones et répétant que l'ordinateur avait tout enregistré, il n'y parvient pas. Le même scénario se reproduit le deuxième jour.

Le matin suivant, je suis allé régler ma note. Elle était astronomique. Il apparaissait qu'en deux jours et demi, j'avais consommé plusieurs hectolitres de Veuve Clicquot, dix litres de whiskys divers et variés, y compris quelques malts très rares, huit litres de gin, vingt-cinq litres de Perrier et d'Évian [...] J'ai essayé de m'expliquer, mais l'employé, en souriant de toutes ses dents noircies par le bétel, m'a certifié que l'ordinateur avait enregistré tout ça. J'ai demandé un avocat, on m'a apporté une mangue. (ibid. : 44-45).

Ce récit représente métaphoriquement l'histoire du locuteur bilingue dont l'une des deux langues (le saumon de l'histoire) essaie de survivre (rester présente dans les connexions énonciatives) dans un environnement qui lui est hostile (utilisation de l'autre langue), ce dernier étant illustré par le fonctionnement global de l'établissement hôtelier.

Bilinguisme et néoténie linguistique

Nous avons tendance à distinguer le bilinguisme coordonné du bilinguisme subordonné. Le premier renvoie à l'acquisition – mécanisme cognitif plutôt inconscient de deux langues dès la naissance –, tandis que le second est défini comme *linguistiquement tardif*. En d'autres termes, ce dernier repose sur le processus plutôt conscient qu'est l'apprentissage. Il est néanmoins impossible de séparer les savoirs (appris, donc conscients) des habitudes linguistiques à l'âge adulte, car elles sont automatisées, rendues inconscientes. D'où le besoin de les traduire en acquisitions.

La question qui se pose n'est pas sans importance : existe-il alors un réel intérêt d'une telle classification des types de bilinguisme ? Il nous semble que non, si ce n'est pour délimiter les phénomènes sociaux afin d'en faire des statistiques.

Le point de vue de départ de nos analyses est le locuteur bilingue lui-même, ainsi que le rapport qu'il entretient avec les deux langues en synchronie.¹ La

¹ Effectivement, nous considérons que la diachronie n'a pas sa place dans l'étude des locuteurs bilingues, et que seul compte l'état des lieux des procédés cognitifs, traduits

néoténie linguistique – la théorie du *locuteur inachevé* (Bajric 2013) - renvoie à l'incomplétude heuristique dans l'appropriation d'une langue (ibid. : 314). Il est important de mentionner ici que c'est la première fois dans l'histoire des idées linguistiques que l'on met en lumière le locuteur lui-même lors des analyses de son bilinguisme, qui lui est doublement défini :

capacité d'un locuteur à exercer un mouvement cérébral alternatif, allant d'un système de conceptualisation à un autre, d'une activité de pensée à une autre (définition psycholinguistique) ; capacité d'un individu à utiliser deux langues avec une correction phonétique suffisante pour éliminer tout obstacle à la bonne compréhension de ce qu'il dit, ainsi qu'une maîtrise des structures grammaticales comparables à celle d'un locuteur monolingue du même milieu social et culturel (définition sociolinguistique). (ibid. : 311)

Afin d'analyser les compétences linguistiques d'un locuteur, nous prendrons en considération les notions de base de la néoténie tout en restant dans la conceptualisation de la linguistique énonciative. Les énoncés analysés sont des énoncés produits dans des situations d'énonciation réelles. Les énoncés d'un locuteur confirmé restent réels et acceptables dans la langue en question, et cela indépendamment du statut de locuteur confirmé (monolingue ou bilingue). Enfin, dans les analyses des énoncés, le rapport que le locuteur en question entretient avec l'autre langue qu'il parle ne nous intéresse point en termes de chronologie ; s'il a appris une langue à l'âge de 12, 17 ou 34 ans, ou s'il en était entouré dès sa naissance, n'est pas un critère définitoire de son statut de locuteur confirmé.² Seule la productivité énonciative, ne pouvant qu'être synchronique, permet de qualifier le sujet parlant de locuteur confirmé. Pour le prouver, il suffit de reprendre les déictiques et la subjectivité, sans aller au-delà du positionnement dans le discours. C'est en effet en situation d'énonciation que le locuteur se met en position de production linguistique, et ce n'est qu'à ce moment-là qu'il s'identifie avec ses énoncés en tant que sujet parlant. Ce faisant, il transforme ces pensées en énoncés et devient le sujet pensant. D'ailleurs, on constate en linguistique cognitive américaine que le locuteur pense *en ligne* ; l'idée développée par Dan Slobin et son célèbre concept *thinking for speaking* (1996). C'est pourquoi il est difficile de parler de locuteur bilingue. Il s'agit plutôt d'un locuteur doublement monolingue. Ses énoncés sont modulés par le vouloir-dire de la langue *en cours de production*, et la pensée se fait dans le cadre du possible de la même langue. Toute la question métaphorique du saumon voyageur est posée dans ce dernier constat.

en capacités linguistiques, au moment de l'analyse. Nous verrons plus tard comment cette approche s'inscrit pleinement dans les points de départ de la pensée néoténique en linguistique.

² En néoténie linguistique, le locuteur confirmé est défini en tant que « tout individu dont le sentiment linguistique est suffisamment fiable et développé pour formuler des jugements d'acceptabilité sur des énoncés produits dans la langue », tandis que le locuteur non-confirmé représente « tout individu dont la maîtrise de la langue, quelle qu'en soient les raisons, se révèle inférieure à celle du locuteur confirmé » (ibid. : 313)

Comment va procéder le locuteur bilingue ?

Essayons d'illustrer avec deux histoires vraies, dont les protagonistes sont deux enfants d'environ 2 ans. Le premier – l'enfant M – vivant en Croatie, monolingue, utilise le croate avec tout son entourage. Il regarde une chaîne de dessins animés en anglais. Le second – l'enfant N – vivant en France, bilingue, utilise le croate avec ses parents et le français avec le reste de son entourage. Il regarde la même chaîne en anglais.

L'enfant M se promène en ville, il va à la crèche, il regarde par la fenêtre où il voit les voitures passer. Il dit à la personne à côté de lui : *auto* (« voiture » en croate). Il regarde la télévision où il voit un dessin / une illustration de voiture, et il dit : *car* (« voiture » en anglais). Il entend deux mots (deux formes) différents : *auto* en vie réelle et *car* à la télé, la voiture dessinée. Il en déduit que ce sont deux choses (deux concepts) différentes, car il n'a jamais assisté à une double dénomination du même objet.

L'enfant N, quant à lui, se promène en ville, il va à la crèche, il regarde par la fenêtre où il voit les voitures passer. Il dit à ses parents *auto*, ou à toute autre personne de son entourage *voiture*. Il regarde la télévision où il voit une illustration de voiture, il dit à ses parents *auto*, ou au reste de son entourage *voiture*. Lorsqu'il regarde la chaîne en anglais, les deux réactions restent inchangées ; il y ajoutera (s'il est encore à l'âge de répétition) *car*. Cela ne se produira qu'en voyant le dessin animé qui lui a appris ce mot, puisqu'il ne « communique » pas avec la chose – comme le fait son petit copain monolingue -, mais avec la source.

L'enfant N ne procède pas aux conclusions du type « j'ai entendu 2 sonorités différentes, il s'agit forcément de deux choses différentes », car il « sait » déjà que maman et papa disent *auto* et les copains, par exemple, disent *voiture*. Il ne voit aucun problème dans l'intégration de *car*. Certes, à ce niveau de développement on ne parle que de lexique, mais nous noterons les mêmes résultats au niveau syntaxique, et cela jusqu'à à peu près 6 ou 7 ans ; l'âge où l'enfant débute dans l'apprentissage conscient et réfléchi, et qu'il s'approprie l'idée selon laquelle les langues sont des réalités dénombrables. Cela dit, les procédés cognitifs ne changeront pas vraiment à l'âge adulte. On viendra uniquement ajouter la conscience de ce double monolinguisme qui, d'ailleurs, ne facilitera en rien les va-et-vient quotidiens entre deux langues dans lesquelles les locuteurs existent. Cette conscience peut leur être utile uniquement s'ils décortiquent et analysent leurs énoncés *post festum*. Dans la production énonciative elle-même, ils se contenteront d'exister, de penser pour parler (Slobin 1996) et d'essayer d'écarter de leurs idées tout ce qui est possible pour un autre *je*, un autre sujet parlant qui réside en eux, et d'utiliser uniquement les moyens mis en disposition par la langue utilisée dans le moment d'énonciation en question. En effet, c'est là que l'on peut fermer la parenthèse de cet exemple des voitures et revenir une dernière fois à notre saumon.

Le postulat principal est donc le suivant : inconscient ou conscient, le processus d'appropriation d'une / de deux langue(s) se fait à la fois grâce à et malgré le locuteur lui-même. Les deux prépositions résident dans le concept du

désarroi linguistique, défini comme « état d'énonciation où le locuteur oscille entre deux ou plusieurs langues et ainsi procède, plus ou moins systématiquement, à des mélanges de vouloir-dire et de formes linguistiques » (Bajrić 2013 : 312). Le renvoi à l'exemple donné par Yaguello en 1988 dans la définition néoténique du désarroi linguistique est évident. Il explique le nombre d'immigrés qui se sont éloignés de la langue 1 et qui n'ont jamais véritablement assimilé la langue 2³, celle du lieu où ils se sont nouvellement établis.

Notre vision du désarroi linguistique n'est pas aussi exclusive que celle de Yaguello. Pour elle, le désarroi linguistique est le signe très concret, que l'on trouve dans l'énoncé lui-même, des locuteurs non-confirmés. Notre point de vue (et l'exemple de l'enfant N) nous permet de postuler que le désarroi linguistique définit, cognitivement parlant, un sujet parlant bilingue, à savoir un locuteur confirmé dans au moins deux langues, celui que nous avons déjà caractérisé de doublement monolingue. En d'autres termes, cette vision du désarroi n'a nullement besoin de se manifester dans le dit pour être réel, il suffit de pouvoir le détecter dans le dire.⁴

En guise de conclusion, nous dirons que c'est effectivement en dire que le désarroi habite ; son apparition éventuelle, qu'elle se manifeste dans une interférence comportementale ou dans une interférence linguistique, n'est que le résultat de tout type de circonstances extralinguistiques (fatigue, passage d'une langue à l'autre, etc.). Le désarroi linguistique représente une sorte de désordre momentané dans la connexion énonciative, dans le lien mental qui gère notre manière de parler et qui s'établit entre l'énonciation et l'énoncé, entre le dire et le dit. Il est situé dans le sentiment que mentionne la définition même du locuteur confirmé, car la relativisation de l'enfant N (bilingue) nous tire parfois vers un monde où la cognition d'une langue influence le sentiment de la possibilité dans l'autre langue. Le résultat du moment d'hésitation du sujet pensant est soit invisible, soit présent dans le sujet parlant en forme d'erreur, de traduction mentale, d'interférence comportementale ou d'interférence linguistique.

Bibliographie

- Bajrić, Samir (2013). *Linguistique, cognition et didactique : Principes et exercices de linguistique-didactique*, Paris : PUPS [première édition 2009].
- Charaudeau, Patrick (2009). *Identités sociales et discursives du sujet parlant*, Paris : L'Harmattan.

³ L'apparition des termes qui désignent la chronologie dans l'apprentissage des langues (langue 1 et langue 2) et due au fait qu'il s'agit ici d'une reprise des exemples donnés par Yaguello dans les années 1980 (2008).

⁴ Le mécanisme cognitif qui gère l'ensemble des actes de langage, à savoir l'énonciation tout entière ; le dire est supérieur au vouloir-dire dans la mesure où il intègre la totalité des besoins énonciatifs, y compris ceux qui s'éloignent de la notion de représentativité (exemple : réciter un poème, rédiger le mode d'emploi d'un appareil, etc.). (Bajrić 2013 : 312)

- Ducrot, Oswald (2008). *Dire et ne pas dire*, Paris : Hermann [première édition 1991].
- Eco, Umberto (2011). *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris : PUF [première édition 1988].
- Eco, Umberto (1997). *Comment voyager avec un saumon : Nouveaux pastiches et postiches*, Paris : Grasset [première édition 1992].
- Hagège, Claude (2012) *Contre la pensée unique*, Paris : Odile Jacob.
- Hagège, Claude (1996). *L'enfant aux deux langues*, Paris : Odile Jacob.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1997). *L'énonciation*, Paris : Armand Colin [première édition 1980].
- Ladmiral, Jean-René (1994). *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris : Gallimard.
- Slobin, Dan I. (1996). Thinking for speaking, in: *Rethinking linguistic relativity*, Cambridge : Cambridge University Press, pp. 271-323.
- Yaguello, Marina (2008). *Le catalogue des idées reçues sur la langue*, Paris : Points [première édition 1988].

Više od dvojezičnosti: Jezično previranje ili Kako putovati s lososom?

U radu *Više od dvojezičnosti: Jezično previranje ili Kako putovati s lososom?* autorica ispituje pojam jezičnoga previranja te njegovu ulogu u definiranju dvojezičnoga subjekta, odnosno dvostruko ovjerenoga govornika. Tradicionalno u lingvistici razlikujemo koordiniranu i podređenu dvojezičnost. Prva se odnosi na usvajanje dvaju jezika od rođenja, a druga na „zakašnjelu“ dvojezičnost. Drugim riječima, podređena dvojezičnost počiva na pojmu (svjesnog) učenja, a koordinirana na pojmu (nesvjesnog) stjecanja. Sociolingvističkim rječnikom rečeno, navedena razlikovnost i više je nego dovoljna kako bi se imenovali dani govornici, bilo to u strogo individualnom ili kolektivnom identitetskom okviru. Ipak, dovoljno je preuzeti nekoliko točki lingvistike iskaza – i to čak ne prelazeći osnovne pojmove kao što su deixis i subjektivnost – ili pak preispitati kognitivne procese vladanja dvama jezicima, kako bi se uvidjelo da pitanje dvojezičnosti nipošto nije dijakronijsko pitanje. Promatrajući „finalni“ rezultat ovoga dvostrukog usvajanja jezika – govornika – postaje jasno kao dan da njegova misao postoji isključivo u sinkroniji te da se očituje „on line“, da parafraziramo Dana Slobina. Drugim riječima, navedeni govornik nije dvojezičan, već dvostruko jednojezičan. Ovakvo je poimanje dvojezičnosti potvrđeno u jezičnoj neotenijskoj pojmom „ovjerenoga govornika“. Njegov se početak nazire u prefiksu „ne“ „neovjerenoga govornika“, prije nego prođe kroz znatan broj kognitivnih procesa i pristupi prestižnom statusu „ovjerenoga govornika“. Radilo se o jednojezičnom ili dvojezičnom govorniku (koordinirana ili podređena dvojezičnost), on će svakako proći kroz čitav niz različitih jezičnih previranja koje razmatramo u ovom radu. Zaključujemo kako se – svjestan ili ne – proces usvajanja jednog ili dvaju jezika ostvaruje u isto vrijeme i zahvaljujući i usprkos samome govorniku.

Ključne riječi : dvojezičnost, jezična neotenijska, jezično previranje, ovjereni govornik, neovjereni govornik